

Une lecture de

« Symptôme, *sinthome*, écrit et écriture » de Diana Voronovsky

Dans son texte « Symptôme, *sinthome*, écrit et écriture », Diana Voronovsky propose un parcours de l'espace des dimensions de la psychanalyse qui, comme l'annonce son titre, peut s'organiser suivant deux fils. L'un de ces fils va du symptôme au *sinthome*, selon le sens de la pratique de l'analyse. L'autre fil, plus épais, plus développé, se tresse sur ce qu'il en est de l'écrit, l'écriture, la lettre, en lien avec l'oral, la parole. Il anticipe et recroise le précédent puis ne cesse de le doubler ou d'en servir de substrat. En tissant donc ces deux fils Diana Voronovsky relie et organise le champ théorique de la psychanalyse et le discours qui y opère.

* * *

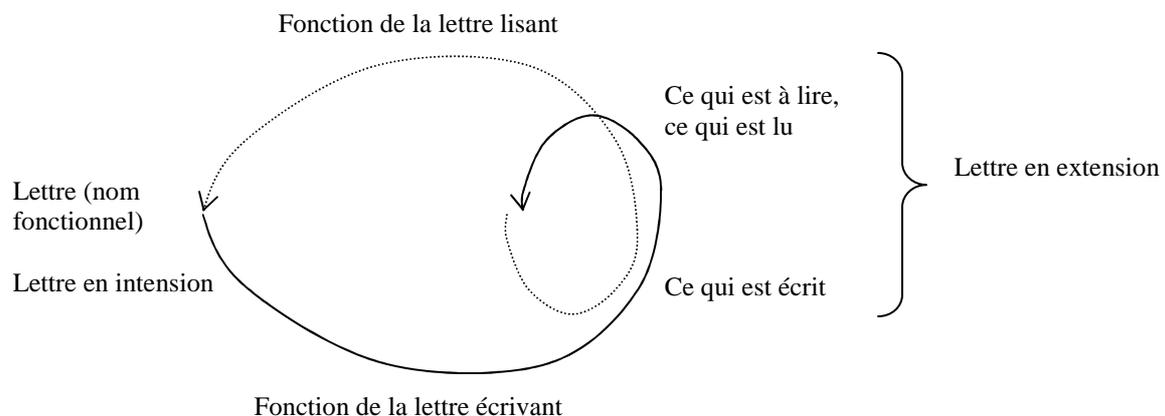
Relisons ce texte composé en deux temps principaux : le premier pose le paysage conceptuel et les principales thèses de l'auteur, le second reprend ces articulations en questionnant les rapports de l'écrit et de l'oral. La toile de fond de ce texte est l'enseignement de Lacan et son travail de perpétuelle reformulation des concepts de la psychanalyse, orienté par un objectif : les avancées dans la direction de la cure, l'efficacité dans la praxis. Or cet enseignement s'appuie sur différentes écritures.

Diana Voronovsky en cite quelques unes - la formule de la métaphore, le graphe du désir, les mathèmes des quatre discours, les formules de la sexuation, les chaînoeux de la psychanalyse post-joycienne – pour faire ensuite cette remarque fondamentale : « ces écritures sont autant le résidu de ce qui se parle – par exemple dans la transmission orale – que ce à partir de quoi on peut parler ».

Ces écritures dépendent de l'enseignement oral de Lacan et en constituent des formes de restes ou résidus, mais, de manière réversible, elles constituent aussi le point de départ, le support de cet enseignement, parce qu'une écriture ne dit rien en elle-même, mais a besoin d'être expliquée dans un discours [cf les écritures mathématiques].

Diana Voronovsky définit alors la fonction de l'écriture : « L'écriture, c'est ce qui peut limiter le *discourir*¹ dans la mesure où cela ordonne, justifie et aussi bien autorise, rend possible l'audition en lui donnant une place. » On note ici la dimension de frontière, de bord, liée à l'écriture. L'écriture ainsi conçue apparaît comme une organisation littorale du champ du langage nécessaire pour que l'écoute puisse se transformer en « auditionner »².

Elle définit ensuite la lettre : « de ce qui lit en ce qui s'écrit voilà la lettre ». C'est une définition qui justifierait de plus amples explications mais qui insiste sur l'aspect fonctionnel de la lettre (fonction opératrice de la lecture et de l'écriture) avant même son aspect extensionnel, à savoir ce qui est à lire (et qui ne peut advenir à l'existence qu'avec la lecture, c'est-à-dire par la mise en jeu de la fonction de la lettre qui vient à [se] lire) et ce qui reste comme écrit. Nous proposons le schéma suivant pour rendre compte de l'asphéricité des opérations de lecture (mise en jeu fonctionnelle de l'extension à lire) et écriture (construction de l'extension 'écrit' à partir de l'appel fonctionnel puis de la mise en œuvre fonctionnelle de la lettre qui est à écrire).



Diana Voronovsky rappelle ensuite que la lettre se distingue du signifiant, son registre n'étant pas le symbolique mais le réel. Et elle précise l'enjeu de la lettre dans la direction de la cure, dans la pratique de l'analyse : la lettre y fait fonction de réel et « c'est dans ce sens que

¹ Je choisis de traduire ainsi et tout simplement l'espagnol *discurrir*, que les dictionnaires bilingues font correspondre à *réfléchir* et *penser*.

² *addenda* : Sur l'usage des termes de *audition*, *Réelangage*, *forçage* dans le texte de Diana Voronovski, je renvoie aux définitions données par le remarquable « Vocologie psychanalytique : le Réelangage » de Roberto Harari (www.dimensionsdelapsychanalyse.asso.fr/dimensionsdelapsychanalyse/bibliotheque/2007/Roberto-Harari_Congres-Cerisy-2007_Vocologie_Psychanalytique_-_Le_Reelangage.pdf), écrit pour le Congrès de Cerisy 2007, et dont je n'ai eu connaissance qu'après la rédaction du présent texte.

quelque chose – ce qui s’écrit – permet d’avancer en psychanalyse ». Elle cite ici Roberto Harari pour qui le travail de l’analyste trouve sa raison dans le « cisèlement » de lettres.

Peut-être peut-on reformuler cet enjeu en disant que la lettre permet de constituer le littoral qui ne cessait pas de ne pas se constituer mais qui est nécessaire pour la structuration du champ langagier de l’analysant, dans lequel évolue le *parlêtre*.

Une fois ces repères conceptuels posés, Diana Voronovsky en vient au symptôme, en particulier le symptôme dans la perspective de la pratique analytique, c’est-à-dire de la *talking cure*, cure par la parole. Le symptôme, exprimé dans la parole du patient, apparaît comme un message adressé à l’Autre, qui « demande son déchiffrement », c’est-à-dire la « lecture de son sens en tant que savoir chiffré ». Le symptôme loge une résistance, celle d’un désir incestueux. Il apporte au sujet une jouissance.

Diana Voronovsky donne alors un exemple de la façon dont une écriture mise au point par Lacan permet une nouvelle lecture du symptôme. C’est le graphe du désir, dont la construction du graphe rend compte de la « relation structurale entre le symptôme et le fantasme » et sur lequel il est dès lors possible de lire le chiffré du symptôme au niveau du signifié de l’Autre s(A).

L’auteur rappelle que Lacan utilisera encore d’autres écritures pour lire le symptôme : l’écriture de la métaphore par exemple, ou plus tard l’écriture nodale dans laquelle le symptôme vient comme un quatrième rond assurer un nouage avec les trois autres (réel, symbolique, imaginaire) dont le nouage aurait été défailant en son absence.

Avec l’écriture nodale, Lacan peut introduire une nouvelle élaboration conceptuelle : celle du *sinthome*³. Il s’agit, d’après l’auteur, de rendre compte du « tout mais pas ça ». Elle s’appuie ici encore sur Roberto Harari pour qui ce qui est crucial dans la définition du *sinthome*, c’est le « mais pas ça », soit encore un refus, une façon de dire « non » à la demande de l’Autre.

La fin de l’analyse paraît alors, dans le texte de Diana Voronovsky, effectuée par cette « soustraction » donnant lieu à « l’identification avec le *sinthome* ».

Cette conception de la fin de l’analyse comme identification avec le *sinthome* n’est pas explicitée dans ce texte. Elle renvoie au travail de Roberto Harari, en particulier à son

³ On notera qu’en écrivant ce terme en *italique* Diana Voronovsky – qui ne s’en explique pas - utilise un caractère de l’écriture spécifique à sa dimension graphique, du registre de l’image.

séminaire de 2004 *El síntoma (Le symptôme)* qui ne semble pas disponible en France. Il conviendrait pour nous que soient éclaircis les liens entre cette conception et « l'identification au symptôme »⁴ avancée par Lacan dans la séance du 16 novembre 1976 de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*.

Diana Voronovski interroge alors le statut des productions écrites qui peuvent accompagner ou non une fin d'analyse. Cette question, qui sera reprise dans la conclusion de son texte, l'amène à poser une distinction fondamentale entre deux conceptions de l'écriture.

La première s'appuie sur le symbolique de la lettre et conduit à des productions écrites, des écrits, des textes au sens large qu'elle qualifie du terme générique de « littérature » : y règne en particulier la métaphore, quand ce n'est pas l'imaginaire. L'auteur ne donne pas d'exemples de textes de cette catégorie, aussi en sommes nous réduits à faire l'hypothèse qu'elle y rangerait les écrits de la subjectivité, les manifestes de la singularité, ou encore les récits de cure romancés (compte-rendus de cas).

L'autre conception s'appuie sur le réel de la lettre. C'est cette seconde conception qui, selon l'auteur, importe pour la psychanalyse : ce sont les écrits relevant de cette conception qui justifient du lien (asphérique) déjà évoqué de l'écrit avec la parole : tout à la fois l'écrit comme reste ou résidu du parler, et ce à partir de quoi l'on parle.

Les écrits supports du corps doctrinal de la psychanalyse, les écrits de Freud et de Lacan notamment, relèvent de cette catégorie, et suscitent le travail de mise en parole, d'explicitation dans l'échange oral, de (re)signification (Lew) ou dédogmatisation (Vappereau). Et ces écrits, s'appuyant sur le réel de la lettre, sont de fait appropriés à la transmission de la psychanalyse, pratique du réel.

Ici s'achève le premier temps du texte qui a posé les principales thèses de l'auteur, thèses qu'elle va reprendre dans le second temps intitulé « L'écrit et l'oral ».

Les fonctions de l'écrit et de l'oral seront désormais étudiées, et tout d'abord à propos de la transmission. L'auteur évoque rapidement la tradition talmudique où l'accent est mis sur la transmission orale et elle mentionne à cette occasion la conception de l'écrit de Rabi Eléazar qu'elle résume ainsi : « écrire c'est oublier, en même temps que celui qui écrit essaye

⁴ C'est d'ailleurs cette « identification au symptôme » que plusieurs auditeurs de notre intervention du 8 octobre 2011 ont dans un premier temps cru entendre, alors que nous articulions « identification au *sinthome* ».

de perdurer dans l'œuvre qui est adressée à un autre qui s'en rappelle en renouvelant les transferts de travail ».

Cette fonction d'oubli me paraît essentielle et rend compte du fait suivant : cela qui insistait en ne cessant pas de ne pas s'écrire, du moment où cela cesse de ne pas s'écrire (en s'écrivant justement), cela donc cesse, de s'être écrit, d'avoir été écrit.

Diana Voronovsky reprend ensuite les distinctions entre lettre et signifiant, symbolique et réel, discours et écrit, en opposant deux aspects du langage, que je reformule ainsi :

Selon le premier aspect, le langage est le support de la parole, soit de l'articulation de signifiants : le signifiant ne peut que référer à un discours qui est lui-même utilisation du langage comme lien, communication. C'est un aspect fonctionnel du langage qui met en jeu la signifiante.

Or, la mise en œuvre du langage mobilise également non pas des signifiants mais des lettres (le réel des lettres), de l'écrit, de l'écriture. C'est alors la dimension du *Réelangage* (*Réalenguage*) dont le concept a été travaillé à Buenos Aires par Roberto Harari et Edgardo Feinsilber en particulier – leurs textes récents sur le sujet ne semblant pas traduits en français. L'auteur esquisse une définition du Réelangage que je reformule à ma manière : le Réelangage rend compte des effets de la mobilisation de la langue sur le parlêtre, tout particulièrement dans son corps. Ainsi les « multiples tramés, plis, homophonies » qui structurent la langue sont activés par l'exercice de ce registre réel du langage et produisent différents effets parmi lesquels des forçages dans lesquels est pris le corps du parlêtre.

L'auteur en vient à un autre point où s'observent les relations entre écrit et oral dans la transmission de la psychanalyse : la question de la lisibilité, ou plutôt de la compréhensibilité des écrits de Lacan, en particulier de son livre *Écrits*. Lacan insistait : ces écrits, ils ne sont pas faits pour être compris. Ce qui lui importait bien davantage, c'est que chacun les explique, se les explique, voire s'explique avec⁵. Et ce travail d'explication, l'auteur nous l'a déjà rappelé, passe nécessairement par l'échange dans la parole.

Les *Écrits* de Lacan sont ainsi un exemple de ces textes, résidus concentrés d'enseignement oral, qui s'appuient sur le réel de la lettre et non pas sur son symbolique, et qui nécessitent un

⁵ Ici, rappelons encore le conseil de Lacan à propos de ses *Écrits* : « Mettez-les dans l'eau de votre vie de tous les jours. Vous verrez : ça se déploie comme font les fleurs japonaises », in la « lettre à Roger Dextre et Jean-Paul Sauzède » du 12 février 1969, et encore la « Conférence de presse » du 29 octobre 1974 consultables sur le site de l'ELP.

réarticulation, une resignification, une reprise dans la parole. En ce sens, ils ne font pas littérature.

L'auteur évoque ensuite rapidement la conférence « Lituraterre » prononcée dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Soulignons que la transcription en espagnol sur laquelle l'auteur s'appuie est sensiblement différente d'autres transcriptions en français ce qui est bien fait pour illustrer que, tout comme il est bien connu qu'un même écrit est susceptible de multiples lectures, une même énonciation est susceptible de multiples transcriptions écrites.

Diana Voronovsky reprend alors la lecture de Joyce par Lacan. Des deux dimensions de la lettre déjà repérées, ce n'est pas le symbolique de la lettre chez Joyce qui retient l'intérêt de Lacan. Ce n'est pas la dimension littéraire de son œuvre. C'est le réel de la lettre mis en jeu dans son art ou plutôt artifice⁶, dans son travail d'artisan, de forgeron d'écrits, de mots, avec des lettres, soit en particulier le Joyce de *Finnegan's wake*. Je renvoie aux lignes remarquables de l'auteur sur ce sujet, et aux distinctions qu'elle accentue à cette occasion entre symptôme et *sinthome*.

Dans sa conclusion, Diana Voronovsky reprend la question de l'écriture en lien avec la fin de l'analyse, et spécifiquement celle du type d'écriture : une écriture qui fait littérature ? ou une écriture mettant en jeu le réel de la lettre ? Elle rappelle que la première de ces écritures peut coexister avec le symptôme, et que « le *sinthome* comme fin d'analyse » n'entraîne pas nécessairement de production de textes psychanalytiques, cette production étant simplement possible.

Je veux pour ma part souligner cette hypothèse qu'elle avance alors avec précaution : une façon - presque une méthode ? – de réinventer la psychanalyse procéderait de la mise en jeu de la relation de la lettre avec le *sinthome*.

* * *

En essayant de rendre compte de ce texte dense, ambitieux par l'ampleur et la rigueur de la synthèse qu'il parvient à rassembler, je n'ai pas pu m'arrêter sur quelques questions

⁶ Artifice : cf séance du séminaire du 13 Janvier 1976.

probablement travaillées à Buenos Aires mais dans un contexte qui m'échappe par trop : la question de la fonction et de la distinction du *pathème* au regard du mathème, celle de l'absence de graphie pour l'écriture du paradoxe des pulsions, ...

Ce texte constitue donc un remarquable travail de définition, clarification et mise en relations des concepts fondamentaux de la psychanalyse relatifs à l'écrit.

L'interrogation principale pour son passage vers un lecteur francophone non familier avec les travaux de l'association *Mayéutica* paraît centrée sur ce qu'il faut entendre par *sinthome* et par « l'identification avec le *sinthome* à la fin de l'analyse », par exemple au regard de ce que Lacan avance lorsqu'il évoque une identification avec le symptôme.⁷

Un autre champ de questions fondamentales pour la psychanalyse et pour sa théorie concerne cet atome, cet élément, cet identique à soi-même selon Lacan, la lettre. Le travail de Lacan est un perpétuel effort pour s'avancer dans la saisie de ce qu'il en est du réel, et ce terme en vient à prendre de multiples acceptions : l'impossible (ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire), le hors-sens, ce contre quoi on se cogne, etc... Comment ce réel (ces réels ?) de la lettre entre-t-il dans un jeu du réel qui a pour science la logique, et comment s'articule-t-il avec le dire-vrai à l'œuvre dans la psychanalyse⁸ ?

Le texte de Diana Voronovsky indique des réponses, et la voie qu'elle esquisse pour réinventer la psychanalyse, à savoir la mise en jeu de « la relation de la lettre avec le *sinthome* » - ou encore peut-être en termes lewiens : « la relation de la littoralité avec le nouage » - paraît bien appropriée pour avancer sur ces questions.

Marc Saint-Paul

Les 8 et 12 octobre 2011

Pour l'occasion du colloque Dimpsy des 8 et 9 octobre 2011 « Les Dimensions de la Psychanalyse (2) »

⁷ Donnons notre définition temporaire du *sinthome*, définition à réviser mais nécessaire à la tenue de notre conceptualisation du moment : il s'agit d'une 4^{ième} consistance occasionnellement instanciée (saisie extrinsèquement, soit encore appelée momentanément à l'existence explicite par la nomination - par exemple sous la forme d'un « mais pas ça ») qui permet d'assurer la boroméanisation avec les trois autres, consistance ayant en même temps vocation à se dissoudre dans le trois - incorporation du nouage - dès que cette fonctionnalité du boroméen opère effectivement.

Ses rapports au symptôme, son fonctionnement dans une dynamique de la topologie des nœuds, ses liens avec l'opérateur de retournement sont à établir correctement.

⁸ Cf le séminaire *Les non-dupes errent*, à commencer par la séance du 12 février 1974.

